

Cette urbanité ne se démentit dans aucune occasion. Lors de l'élection de M. Buchanan, j'envoyai ma démission, ainsi qu'il est d'usage chaque fois qu'un nouveau président arrive au pouvoir. Mais on me pria de rester à mon poste, au moins pour une année, et j'y consentis. Je communiquai cet événement au roi à Gaète, où le corps diplomatique avait été convoqué pour lui offrir ses condoléances sur la mort de sa sœur, la meilleure et la plus simple des femmes, très-regrettée des pauvres. J'avais déjà informé le roi de ma démission ; lorsque je lui annonçai que je restais à mon poste, il me dit :

“ Monsieur Owen, je considère votre confirmation comme une faveur toute personnelle pour moi, et je vous prie d'en remercier de ma part votre président.”

Ces paroles furent entendues et commentées par mes collègues. J'en conclus pour mon compte qu'un ministre américain qui agit simplement avec droiture envers un pouvoir despotique, ne peut manquer de s'attirer sa bienveillance, soit pour son propre gouvernement, soit pour lui-même. Toutes les demandes raisonnables que j'adressai au roi ou à ses ministres, en faveur des citoyens américains, aboutirent finalement à un succès.

Quand on est bien traité par les gens, on se sent porté à l'indulgence envers eux. Aussi me bornerai-je à rappeler, sans m'y associer, les reproches articulés contre le roi “ Bomba.” On l'a comparé à Henri VIII, en ce qu'il se croyait un droit absolu, un droit divin sur la vie et la fortune de ses sujets, qu'il traitait sans merci et sans respect de la foi jurée, lorsqu'ils se révoltaient contre son autorité légitime. On l'a comparé aussi à Charles I^{er}, dont il avait les défauts et les qualités. Comme ce dernier roi d'Angleterre, le roi de Naples était bon mari et père tendre ; ses ennemis lui reprochaient de donner plus de temps à sa famille qu'à son royaume. Il était clément à l'occasion ; j'en ai vu plus d'un exemple. Son plus grand tort fut de s'attacher à un système décrépit, que la force seule pouvait maintenir. Il faut attribuer à cette obstination, bien plus qu'à une cruauté native, les persécutions politiques qui souillèrent les annales de son règne, et qui, comme j'ai pu le voir de mes yeux, faillirent lui coûter la vie. Ce fut pendant mon séjour à Naples qu'eut lieu la tentative d'assassinat d'Agésilas Milano, qui fit beaucoup de bruit, si le lecteur s'en souvient.

Ferdinand avait l'habitude de célébrer par une revue de troupes l'anniversaire de la victoire de Velletri. J'étais présent, avec ma famille, à celle de 1856, et à quelque 50 ou 60 toises de l'emplace-